

Avant la bataille de Marignan

Monarchie française et politique d'Italie à l'aube du XVI^e siècle



Jean-Pierre Dorand

Marignan – 1515: un nom et une date qui sont dans la tête de tous les Suisses, car cela fait partie du bagage scolaire de tout élève helvétique ! 2015 marquera donc le 500^e anniversaire de la bataille de Marignan, laquelle fut aussi la dernière aventure belliqueuse des Confédérés, du moins pour leur propre compte. Elle marque donc un tournant politique pour les cantons suisses qui développent de nouvelles relations avec les puissances environnantes.

La bataille de Marignan reste un évènement décisif pour notre pays et sa commémoration donnera aux chercheurs l'occasion de réfléchir aux conséquences de cette défaite sur l'histoire de la Confédération. Un nouvel ouvrage histo-

rique collectif a d'ailleurs déjà été publié par la Fondation Pro Marignano, aux éditions Verlag Merker im Effingerhof, sous le titre de *Marignano 1515-2015*¹.

M. Jean-Pierre Dorand a été invité à y publier un article consacré aux relations diplomatiques et

aux usages militaires, qui évoluèrent énormément alors que les guerres d'Italie embrasaient la péninsule entre 1494 et 1516. Le Message se fait un plaisir de publier cette nouvelle étude de notre collègue historien.

La diplomatie et les forces armées vers 1500

De nouveaux usages diplomatiques²

C'est dans l'Italie de la Renaissance que naît une nouvelle forme de diplomatie. Les divisions politiques de la péninsule expliquent le souci des Etats de s'allier entre eux, de dissoudre les alliances hostiles exist-

tantes, de surveiller les intentions des autres et de les espionner.

Venise fait figure de pionnier à la fin du XV^e siècle. Jusqu'alors les Etats assuraient leurs relations par des envoyés chargés d'une mission précise ou par des ambassades extraordinaires. Les consuls veillaient aux intérêts de leurs nationaux et du commerce de leur pays.

Venise innove en envoyant des représentants permanents auprès des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre ainsi que chez l'Empereur romain germanique. Les autres Etats imitent la Sérénissime République, notamment auprès des Etats italiens. Le pape Léon X (un Médicis de Florence) ouvre des nonciatures dès 1513, mais c'est

¹ Marignano 1515-2015, fondation Pro Marignano, Verlag Merker im Effingerhof, Brugg 2014, 527 pages.

² Bois Jean-Pierre : Les guerres en Europe, 1494-1792, pp. 26-27.

François I^{er} qui dote la France du plus grand réseau diplomatique en Europe, avec notamment une ambassade permanente à Soleure (auprès des Suisses), à Stockholm et à Istanbul.

Des usages diplomatiques s'imposent. Le latin est la langue des ambassadeurs et des ministres



François I^{er} (1494-1547), peint par Jean Clouet. La victoire de Marignan fut une aubaine pour le jeune roi de France. En battant les Suisses alors considérés comme invincibles, il est même comparé à Jules César.

des affaires étrangères. Les diplomates entrent en contact avec les souverains, leurs ministres et leurs conseillers. Ils conversent de manière publique ou privée. Ils s'entourent de personnel qui les aide à observer, écouter et intriguer. Les ambassadeurs dirigent des réseaux d'influence et d'information, quand ils ne vont pas jusqu'à l'espionnage. Les moyens sont variés et plus ou moins légaux : jeux d'influence, corrup-

tion ou assassinat (une spécialité florentine).

Le XVI^e siècle est « un siècle de fer », marqué par de nombreux conflits. La diplomatie n'a pas réduit le nombre de ceux-ci. Elle a favorisé, par la création incessante de nouvelles alliances (ces « ligues » que nous verrons à l'œuvre en Italie), des reprises des opérations militaires après les accords signés par les souverains.

La durée et la fréquence des guerres évoluent aussi à cause de la taille des armées, de leur armement et de leur tactique sur le champ de bataille.

Une révolution militaire : nombre, puissance de feu et tactique

Les armées du XVI^e siècle ne sont plus celles du Moyen Âge fondées sur l'ost vassalique, soit le service militaire dû gratuitement à un suzerain pour une durée de 40 jours, terme au-delà duquel une solde doit être versée. Les armées changent de taille : quelques milliers d'hommes au XV^e siècle, mais des dizaines de milliers à la fin du siècle suivant. La guerre devient plus exigeante : elle dure plus longtemps, elle s'étend sur des espaces plus vastes et elle se perfectionne sur le plan technologique.

Les formations armées formées de chevaliers et de piétaille ne suffisent plus. Il faut un début d'armée professionnelle afin d'organiser les forces mobilisées par décision

royale. La France a commencé, vers la fin de la Guerre de Cent Ans, cette évolution qui devient irréversible. Ce sont donc les Etats organisés autour d'une monarchie centralisatrice et de plus en plus absolutiste qui peuvent s'appuyer sur des armées bien instruites et dotées d'un armement moderne.

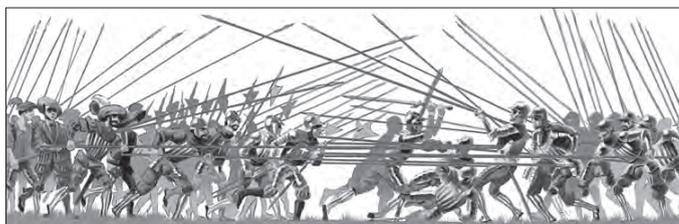
L'évolution vers ce type d'armée n'est pas linéaire. Les armées féodales sont souvent remplacées par des armées de mercenaires, conduites par des généraux entrepreneurs qui passent un contrat avec un Etat. La France connaît un système mixte : elle a des régiments nationaux et des mercenaires ou soldats capitulés suisses sans discontinuité jusqu'en 1792.

L'armement évolue considérablement. Les armées du XV^e siècle ont un armement offensif varié : armes de main, armes de choc, armes d'hast et armes de jet. Les armures se perfectionnent mais si leur utilité est prouvée au corps à corps, leur efficacité contre les projectiles d'arc et d'arbalète est relativement faible. Au XVI^e siècle, les armes de main (épée et couteau) restent utilisées au corps à corps, alors que la pique connaît un grand succès auprès de l'infanterie suisse, tant en défense contre la cavalerie qu'en attaque contre les fantassins adverses. La lance lourde est utilisée par les formations de cavalerie pour frapper l'infanterie par l'effet de choc et la désorganiser.

³ Ibidem, pp. 7-8, 28-31

⁴ Les armures complètes résistent relativement bien à ces projectiles, mais pas les chevaux montés par les chevaliers !

⁵ Certains experts affirment que le rôle majeur de l'artillerie existe déjà en 1453 à la bataille de Castillon remportée par les Français contre les Anglais.



Combat entre deux groupes de piquiers. Les piques furent longtemps une arme redoutable de l'infanterie mais perdirent peu à peu de leur importance alors que l'artillerie montait en puissance.

Les armes à feu progressent lentement. L'artillerie est encore lourde et difficilement transportable sur le champ de bataille. Elle décide pourtant, en coordination avec les autres armes, de l'issue de certaines batailles : Ravenne en 1512, Marignan en 1515. L'arme à feu individuelle se développe plus rapidement : l'arquebuse est encore une couleuvrine allégée et améliorée, mais le mousquet espagnol marque une transition importante car il est plus efficace que la pique. Il est bien évident que seuls les plus grands Etats, à commencer par la France, l'Espagne, l'Angleterre ou le Saint Empire romain germanique peuvent se doter d'une panoplie complète d'armements.

Ces progrès techniques changent bien sûr la tactique employée sur le champ de bataille. La cavalerie était l'arme reine au Moyen Âge. Les monarques et leurs généraux sont obligés de constater que les « hommes à pied » sont une menace pour leurs formations équestres : les piquiers suisses puis les mousquetaires espagnols obligent à redonner à l'infanterie un rôle central, surtout si elle peut être appuyée par l'artillerie.

L'Espagne inaugure un nouveau système de combat : les tercios. Ces formations sont ternaires. Elles comprennent un régiment formé de piquiers et de mousquetaires, un corps de cavalerie lourde et légère et un corps d'artillerie. Ces tercios disciplinés combinent le fer et le feu de manière idéale pour l'époque. La France peine à suivre cette évolution : elle tente de créer sept légions de six mille hommes chacune (1534). Cette armée permanente de 42 000 hommes ne voit pas le jour, faute de ressources. Les rois se contentent de lever ce qui ressemble aux anciennes bandes du XV^e siècle, appuyées par des mercenaires suisses et germaniques.

La guerre : dernier argument des rois

Les conflits féodaux du Moyen Âge sont bel et bien terminés. L'émiettement féodal cède la place à des Etats plus vastes : la France, qui a bouté les Anglais hors de son territoire, l'Espagne issue de l'union de la Castille et de l'Aragon, l'Angleterre, que les Tudors unifient après la Guerre des Deux Roses, les Etats des Habsbourg en Europe centrale détenant le titre

impérial ou la Suède de la dynastie Vasa. C'est la fin des grands féodaux qui succombent face aux coups de boutoir des monarques, à l'exemple de Charles le Téméraire de Bourgogne, écrasé par les Suisses influencés par Louis XI.

La grandeur d'un Etat est de plus en plus liée à sa capacité guerrière. Le maréchal italien Montecucoli (1609-1680), au service des Habsbourg de Vienne, aurait affirmé :

« Quand les armes sont florissantes, les arts, le commerce et tout l'Etat fleurissent sous leur ombre, mais dès qu'elles viennent à languir, il n'y a plus ni sûreté, ni force, ni gloire, ni valeur. »

C'est dans ce contexte de luttes entre monarques que commence l'affrontement majeur qui durera deux siècles et demi entre la maison de France et la maison d'Autriche. La France se sent encerclée alors que les Habsbourg prétendent créer une monarchie chrétienne universelle. L'espace de ce conflit est double : au sud le Roussillon et la Catalogne, du nord-est au sud-est tout l'espace entre la Mer du Nord et le Milanais, qui est parcouru par le « camino español » ou la Rocade bourguignonne reliant Milan à Gand, voie royale pour les déplacements des troupes du « Roi Très Catholique ».

L'Italie du Nord est donc embarquée dans le tourbillon des guerres entre Maison de France et Maison d'Autriche.

⁶ Ibidem, pp. 3-7

⁷ Ibidem, p. 4

Les guerres d'Italie (1494-1516)

L'Italie : une proie facile ?

L'Europe est sortie de la catastrophe de la fin du Moyen Âge, marquée par les épidémies, les mauvaises récoltes et les dégâts collatéraux de la Guerre de Cent Ans. Le continent est en plein essor démographique. Les progrès techniques et commerciaux se multiplient. La vie intellectuelle se renouvelle.

L'Italie joue un rôle clef dans ce renouveau économique, intellectuel et artistique. Elle est l'entrepôt de l'Europe où arrivent, avant les découvertes hispano-portugaises, les épices d'Orient ainsi que l'or et l'ivoire d'Afrique. Ses places financières sont fortes et les flottes de Venise et Gênes

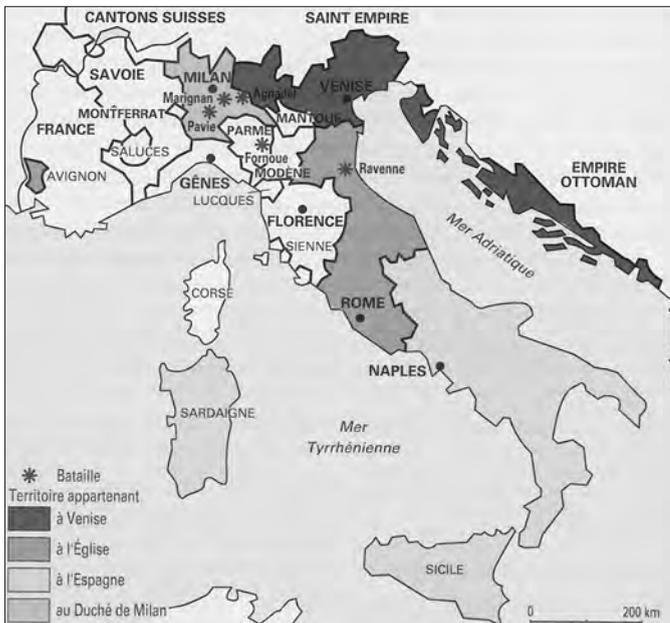
comptent pour beaucoup dans la maîtrise navale de la Méditerranée. Cet enrichissement conduit au mécénat qui engendre la création d'académies et d'œuvres d'art remarquables. Les papes et un dirigeant comme Laurent de Médicis illustrent le faste de cette Italie artistique et intellectuelle.

L'Italie n'est, au plan politique, qu'une expression géographique. Elle comprend une douzaine d'entités politiques, hostiles les unes aux autres, chacune voulant dominer la péninsule ou garder son indépendance. Certains hommes d'Etat essayent, tel Laurent de Médicis, de concilier les intérêts de ces Etats rivaux, mais leur œuvre ne leur survit pas. De plus la

puissance militaire de ces Etats est faible, car formée d'armées de mercenaires conduites par des condottieri qui ne feront pas le poids contre les armées modernes des grandes monarchies ou les piquiers suisses. Quels sont les Etats de la péninsule italienne ?

- L'Etat pontifical ou Patrimoine Petri
- Le royaume de Sicile et de Naples, espagnol comme la Sardaigne
- Le grand duché de Toscane
- Les duchés de Savoie, Parme, Mantoue, Modène et de Lucques
- Les marquisats de Saluce et de Montferrat
- La République de Venise qui possède notamment la Crète et Eubée
- La République de Gênes qui a aussi des intérêts en Méditerranée orientale

L'Italie au XVI^e siècle



Les préoccupations géostratégiques des grandes puissances

L'Europe orientale n'intervient qu'indirectement dans la lutte qui se livre à l'ouest et au sud du continent. L'ascension de la Moscovie, de la Suède et de l'Empire ottoman ou le maintien d'une Pologne-Lituanie encore forte passent presque inaperçus dans les capitales occidentales. Les Ottomans joueront un rôle après l'invasion de la Hongrie et les menaces pesant sur Vienne : ils sont une alliance de revers contre

⁸ Ibidem, pp. 9-11

⁹ Kennedy Paul : Naissance et déclin des grandes puissances, pp. 31 à 60

les Habsbourg, le «Roi Très Chrétien» de France n'hésitant pas à s'allier au «Grand Turc».

L'Espagne est impliquée dans les affaires d'Italie par les possessions de la maison d'Aragon en Sardaigne, en Sicile et à Naples. Elle a d'autres intérêts en Europe, notamment les riches Pays-Bas, en Afrique du Nord afin de continuer la «Reconquista» contre les Maures et bientôt dans les Amériques, sources de métaux précieux. Le Saint Empire a son mot à dire dans la péninsule italienne car il y possède, au moins théoriquement, des territoires. Son souverain a longtemps été couronné à Rome après avoir été élu «Roi de Germanie» par les sept princes électeurs. Les Habsbourg d'Autriche, qui vont détenir la couronne impériale pendant trois siècles et demis, sont proches des vallées et des cols de la Haute Italie. L'Angleterre n'est pas impliquée directement dans les affaires italiennes. Elle peut pratiquer ce qui va devenir sa politique d'équilibre européen en combattant la puissance qui tend à l'hégémonie. Elle a aussi des arrière-pensées : faut-il mener une politique anti-française dans l'espoir de reprendre l'Aquitaine ou faut-il conduire des menées anti hispaniques afin de se créer une place au soleil dans le Nouveau Monde ? La Réforme à venir va compliquer encore davantage la donne diplomatique.

La France a mené jusqu'alors une politique empreinte de sagesse et de prudence. Charles VII,

Louis XI et leurs prédécesseurs ont accru le domaine royal et écrasé les grands féodaux. Ils ont réalisé des gains frontaliers, dépassant ainsi l'ancienne limite des quatre rivières : Rhône, Saône, Meuse et Escaut. Lorsque Louis XI s'éteint en 1483, il reste quelques questions territoriales à régler. La première est l'héritage de Bourgogne, les Habsbourg détenant la Flandre, les Valois l'Artois et la Franche-Comté comme dot de Marguerite d'Autriche. La deuxième est la Bretagne, Charles VIII ayant épousé la duchesse Anne et attendant en vain un héritier ; il faudra le remariage d'Anne avec Louis XII et la naissance de sa fille Claude, qui épousera François I^{er}, pour intégrer la province dans le royaume. La troisième est le Roussillon que se disputent la France et l'Aragon.

On ne saurait clore cette partie sans parler des Suisses : leurs forces armées leur permettent de connaître momentanément une «heure de la puissance». Ils ont écrasé la Bourgogne de Charles le Téméraire (1474-1477) puis repoussé facilement les assauts de l'empereur Maximilien et de la Ligue de Souabe (1499). Ils se sont détachés de facto du Saint Empire romain germanique. Leur alliance est évidemment recherchée vu la puissance de leur infanterie et leur position centrale de gardiens des cols alpins.

Si les Suisses sont redoutables militairement, ils n'ont pas les

structures d'un Etat moderne et ils ne disposent pas d'une politique extérieure commune. Leur Confédération, qui compte 13 cantons en 1513, dispose bien d'une Diète fédérale, mais celle-ci n'est qu'une conférence d'ambassadeurs de ces Etats. Elle doit voter à l'unanimité pour voir une de ses décisions appliquée. Elle n'est compétente que dans la signature des alliances, la décision de déclarer la guerre, de conclure la paix et de gérer les bailliages communs. De plus, cantons-villes et cantons-campagnes peinent à s'entendre.

Dans cette confédération aux liens peu étroits, chaque canton mène sa diplomatie et son expansion comme il l'entend. Il y a au moins trois courants principaux : le bloc de Suisse centrale, les cantons du nord et ceux de l'ouest. La Suisse centrale rêve de contrôler le versant sud du Gothard jusqu'à l'importante place économique de Milan ; ils sont soutenus par deux alliés importants : les Trois Liges des Grisons qui lorgnent sur la vallée de l'Adda et les Dizains valaisans qui s'intéressent de près au val d'Ossola. Les cantons de Suisse du Nord (Zurich, Schaffhouse, Bâle et Appenzell) suivent avec intérêt les événements en Allemagne du Sud et leur position y est renforcée par les alliés qu'ils ont dans cette région (Rottweil) ou en Alsace (Strasbourg et Mulhouse). Le bloc occidental, formé de Berne, Fribourg et Soleure, a une toute autre

¹⁰ Bois Jean-Pierre : op.cit., pp. 11-13

¹¹ Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses, vol. 1, pp. 276-329

vision et s'intéresse de près à la Franche-Comté et aux possessions du duc de Savoie au nord des Alpes (Pays de Vaud, Chablais, Genevois, Gex, Faucigny). Pour ce qui est de la Savoie, ils peuvent compter sur le Valais qui veut accroître son autorité sur la vallée du Rhône. On est donc loin d'une politique extérieure commune, ce que Louis XI sut exploiter en 1476-1477 contre Berne et ce que François Ier saura utiliser en 1515-1516.

Les politiques italiennes de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er} s'écartent considérablement de la politique de leurs prédécesseurs. Les liens dynastiques ont joué leur rôle : Charles VIII reprend à son compte les droits de la maison d'Anjou sur Naples, que Louis XI avait négligé, pour se consacrer à la prise de la Provence, du Maine et de l'Anjou. Quels sont les desseins de Charles VIII, une fois Naples prise ? Une croisade ? La reconquête de Constantinople ? Louis XII est intéressé par les affaires du Milanais car il a une grand-mère Visconti, la dynastie renversée

par les Sforza dans la cité lombarde. Les opérations militaires auraient été rapidement réglées en faveur des armées françaises si elles n'avaient eu en face d'elle que les forces des Etats italiens. Or les prétentions sur Naples se heurtent à l'Aragon, alors que les visées sur Milan butent sur celles du Saint Empire romain germanique pour qui le Milanais est toujours un fief impérial. On comprend dès lors la complexité de ces conflits qui mettent aux prises les maisons de France, d'Espagne et d'Autriche, avec, en sus, les interventions des Suisses. Les Etats de la péninsule ne font pas le poids à moins de créer des coalitions avec les poids lourds militaires.

La première guerre de Naples (1494-1495) commence par des préparatifs diplomatiques de la France. Charles VIII achète la neutralité de Maximilien d'Autriche en lui cédant l'Artois et la Franche-Comté et celle du roi d'Aragon en renonçant au Roussillon (la France mettra plus d'un siècle et demi à récupérer ces territoires). La mort du roi d'Aragon (1494) favorise les desseins français, de même que l'appel à l'aide

de Ludovic Sforza, qui règne à Milan après avoir écarté les Visconti du pouvoir. Les Français traversent l'Italie comme un torrent irrésistible et parviennent à Naples (février 1495). L'armée de Charles VIII compte des mercenaires suisses. On peut observer que les autorisations ou interdictions de la Diète fédérale de recruter des soldats ne sont jamais respectées.

Charles VIII triomphe à Naples mais ses arrières sont minés. N'hésitant pas à trahir leurs engagements ou promesses, l'Empereur Maximilien, le roi d'Espagne, Venise et Milan s'unissent contre la France. Charles VIII doit quitter Naples pour ne pas être isolé. Il parvient à se dégager du piège qui lui était tendu en remportant la bataille de Fornoue (juillet 1495). Cette victoire n'empêche pas la reprise de Naples par l'Espagne et l'échec total des ambitions de Charles VIII.

Louis d'Orléans (le futur Louis XII, 1498-1515) travaille plus habilement en faveur des ambitions milanaises du royaume.¹² Il tente de rallier les Suisses,

Les guerres d'Italie (1494-1516)¹²

Phases	Nom du conflit	Bataille importante
1494-1495	Première guerre de Naples	Fornoue (1495)
1499-1500	Première guerre du Milanais	-
1500-1504	Seconde guerre de Naples	-
1508-1509	Guerre de Venise ou guerre de la Ligue de Cambrai	Agnadel (1509)
1511-1513	Deuxième guerre du Milanais ou guerre de la Sainte Ligue	Ravenne (1512) / Novare (1513)
1515-1516	Troisième guerre du Milanais	Marignan (1515)

¹² Bois Jean-Pierre : op.cit. pp. 11-17

¹³ Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses, p. 308

prêts à l'écouter grâce aux écus distribués et à sa politique d'opposition aux Habsbourg, ennemis héréditaires des Suisses. Louis d'Orléans se rend compte qu'il a besoin du concours militaire des cantons. Il propose à la Diète fédérale tenue à Lucerne (août 1495) des soldes, des pensions et la cession de Bellinzone, Lugano, Locarno et Ascona. Les cantons de Suisse centrale sont prêts à écouter cette demande d'appui martial, mais Berne (expansion vers l'ouest) et Zurich (intérêts commerciaux à Milan) s'y opposent. Les mercenaires suisses en profitent pour s'engager dans les deux camps.

La première guerre du Milanais

La première guerre du Milanais (1499-1500) coïncide avec l'avènement du roi Louis XII, qui se proclame aussitôt duc de Milan. Il profite de la Guerre de Souabe opposant les cantons helvétiques à Maximilien, protecteur de Ludovic Sforza, pour obtenir des Suisses, pour une fois unanimes, la liberté d'enrôler des soldats. Son armée, renforcée de 5 000 combattants des X cantons, conquiert sans coup férir le duché de Milan. Ludovic Sforza se réfugie à Innsbruck. Le triomphe français semble total et Louis XII tourne son regard vers Naples.

La seconde guerre de Naples (1500-1504) commence, elle aussi, par une manœuvre diplo-

matique française. Louis XII partage le royaume méridional avec Ferdinand d'Aragon : Naples et sa région deviennent françaises alors que la Sicile, les Pouilles et la Calabre restent espagnoles. Mais un danger menace les Français au nord. Profitant de la paix entre Maximilien et les Suisses, Ludovic Sforza engage des lansquenets allemands et 6 000 Suisses pour reconquérir facilement son duché (mars 1500). La France réagit en courtisant la Diète, qui avait interdit de s'enrôler dans les deux camps. Louis XII obtient 14 000 hommes qui assiègent Novare, où Ludovic Sforza s'est replié avec ses mercenaires suisses. Une convention permet aux Suisses enfermés dans la ville de la quitter. Ils déguisent Ludovic Sforza en guerrier suisse, mais il est trahi par un Uranais et les Français le capturent.

Les cantons suisses profitent de la reconquête de Milan pour rappeler à Louis XII ses promesses de 1495, mais le roi se dérobe. Les Suisses lancent des expéditions au Tessin (1500, 1501 et 1503) en pillant et en occupant les territoires qu'ils estiment leur être dus. Louis XII, guerroyant à Naples, est obligé de céder : le traité d'Arona assure la domination helvétique sur le Tessin et confirme tous les privilèges commerciaux antérieurs accordés aux Suisses à Milan. Pendant ce temps, Louis XII perd le contrôle de Naples (1503-1504) et des mil-

liers de Suisses y laissent la vie, ce qui provoque un sursaut : la Diète décide de s'emparer du contrôle de la politique extérieure et de l'enrôlement des mercenaires.¹⁵ Comme toujours, cette tentative de centraliser la politique extérieure et le recrutement de soldats échouera devant les intérêts particuliers des cantons.

La guerre de Venise (1508-1509) est marquée par l'action du pape guerrier Jules II qui veut affaiblir la puissante République vénitienne, qui est un obstacle à ses desseins de contrôle de l'Italie. Il crée la Ligue de Cambrai où il s'allie à l'Empereur, au roi de France et à Florence. L'armée française écrase les Vénitiens à Agnadell (août 1509) et ceux-ci sont obligés de mettre fin à la guerre en signant des paix séparées avec leurs adversaires. Louis XII, vu la force de la Ligue de Cambrai, pense pouvoir se passer de l'appui des Suisses et éventuellement engager des soldats par des voies non officielles. Les Suisses ne voient pas l'intérêt de renouveler l'alliance de 1499 (qui arrive à échéance en 1509) avec un partenaire devenu si proche de Maximilien I^{er}.¹⁶

La deuxième guerre du Milanais

Les années 1510-1511 sont marquées par un ballet diplomatique. Le pape Jules II veut chasser les étrangers d'Italie et y asseoir l'hégémonie du trône de Saint Pierre.

¹⁴ Ibidem, pp. 309-310

¹⁵ Ibidem, p. 311

¹⁶ Ibidem, pp. 312-313

Il se sert de l'évêque de Sion Mathieu Schiner, qui obtient de la Diète (1510) le droit pour le souverain pontife de recruter 6 000 soldats afin de protéger le Saint Siège. Schiner obtient aussi la neutralité des Suisses à l'égard des éventuels adversaires de Jules II. Louis XII manque plusieurs occasions de retourner la situation à son avantage pendant que le pape et ses émissaires créent la puissante Sainte Ligue, qui réunit le Saint Siège, l'Espagne, Venise et l'Angleterre contre la France (4 octobre 1511). Les Suisses, sans être membres formels de cette alliance, sont prêts à agir dans le but de chasser les Français d'Italie du Nord mais aussi de soutenir l'Eglise menacée par Louis XII qui convoque un concile à Pise afin de renverser le terrible Jules II!¹⁷

La deuxième guerre du Milanais (1511-1513) commence bien pour Louis XII, dont les armées écrasent les troupes pontificales et les Espagnols à Ravenne (11 avril 1512). A cette occasion, le général français Gaston de Foix combine pour la première fois les avantages de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, déplaçant cette dernière et inaugurant la manœuvre des feux.¹⁸ Ce succès tactique n'a pas de suite car 18 000 Suisses entrent en campagne et rejoignent les Vénitiens à Villafranca (1^{er} juin 1512). Ces forces réunies prennent sans coup férir Crémone, Pavie et Milan. Les Français repassent

les Alpes. Les Suisses deviennent les « Défenseurs des libertés de l'Eglise », ce qui ne les empêche pas de revendiquer le Tessin, alors que leurs alliés des Grisons s'emparent de la Valteline, de Bormio et de Chiavenna. Les Suisses restaurent les Sforza : Maximilien Sforza règne sur Milan, ce qui écarte la mainmise d'une grande puissance en Italie du Nord. Il reconnaît les annexions des Suisses et de leurs alliés.¹⁹

Louis XII essaie de reprendre pied en Italie mais son armée est surprise à Novare (1513) par les Suisses.²⁰ Ceux-ci passent aussi le Jura et mettent le siège devant Dijon... pour se retirer contre promesses de grosses sommes et l'engagement que la France renonce au Milanais. Ces succès aveuglent les Suisses. Louis XII résiste à la coalition et celle-ci se désagrège après la mort de Jules II. Les Suisses sont dangereusement isolés. Ils sont impopulaires à Milan.

La troisième guerre du Milanais

La troisième guerre du Milanais oppose François I^{er} aux Suisses (1515-1516). Les Suisses sont surpris par l'itinéraire emprunté par les armées du roi. Ils se replient vers Milan. François I^{er} leur fait de somptueuses offres de paix : ils peuvent garder leurs conquêtes transalpines et ils reçoivent le double de l'argent

stipulé à Dijon, soit 700 000 ducats ou 2,5 tonnes d'or ! Même l'honneur serait sauf car Maximilien Sforza deviendrait duc de Nemours!²¹



Le Pape Léon X, un Médicis, est le principal instigateur de la bataille de Marignan, car il refuse toute négociation, craignant de renforcer l'implantation des Français dans le nord de l'Italie. (Peinture de Raphaël).



Le cardinal Mathieu Schiner (dessin, évêque de Sion, fut son principal relais auprès des Suisses. (Dessin de Albert Anker).

¹⁷ Ibidem, pp. 315-317

¹⁸ Guerre et Histoire, n.7, juin 2012 : Ravenne 1512 et la guerre moderne fut !

¹⁹ Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses, pp. 316-317

²⁰ Bangertier Olivier : Novare, 1513, dernière victoire des fantassins suisses.

²¹ Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses, p. 321

Ces offres divisent les Suisses. Les contingents et les renforts annoncés des cantons occidentaux (Berne, Fribourg et Soleure) regagnent leur patrie. Schiner exhorte les autres Suisses à se battre. La bataille des 13 et 14 septembre 1515 oppose 30 000 Français à 20 000 Confédérés. L'armée de François I^{er} remporte une victoire difficile en combinant la puissance de feu de son artillerie, la résistance et le sacrifice de son infanterie et la mobilité de sa cavalerie.²² Une constata-

tion amère devient évidente pour les Suisses: leur armée essentiellement basée sur l'infanterie n'est plus assez forte face à celles des grandes monarchies qui disposent de canons et de cavalerie!

Les Suisses en tirent les conséquences, d'autant que François I^{er} leur offre une paix généreuse, leur permettant de garder leurs conquêtes sauf le val d'Ossola. La Paix perpétuelle entre la France et les XIII cantons suisses est signée à Fribourg le 29 novembre 1516. Elle durera jusqu'en 1798.

François I^{er} étant embarqué dans un conflit continental contre Charles Quint, il a besoin d'alliés solides. L'Alliance perpétuelle du 5 mai 1521, signée à Lucerne, lui garantit la sauvegarde d'une partie de sa frontière orientale et un accès privilégié aux mercenaires helvétiques.

Jean-Pierre Dorand



Un détail de la célèbre peinture de Ferdinand Hodler «La retraite de Marignan», qui orne le Musée National Suisse à Zürich.

Bibliographie

- *Atlas des guerres de la Renaissance*, Autrement, 2002.
- BANGERTER, Olivier: *Novare, la dernière victoire des fantassins suisses*, Economica, 2011.
- BOIS, Jean-Pierre: *Les guerres en Europe, 1492-1792*, Belin, 2003.
- BONJOUR, Edgar: *La neutralité suisse, synthèse de son histoire*, La Baconnière, 1978.
- CHAMBON, Pascal: *La bataille des géants: Marignan*, In: *Champs de bataille*, décembre-janvier 2012, pp. 38-52.
- FOURNEL, Jean-Louis: *Les Guerres d'Italie, des batailles pour l'Europe (1494-1559)*. Gallimard, 2003.
- KENNEDY, Paul: *Naissance et déclin des grandes puissances*, Payot, 1989.
- MORARD, Nicolas: *L'heure de la puissance (1394-1536)*, In: *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, tome I, pp. 200-329, Payot, 1982.
- WALTER, François: *Histoire de la Suisse*, tome 1, *L'invention d'une Confédération*, Alphil, 2009.

²² Champs de bataille, n.43, décembre-janvier 2012: La bataille des géants, Marignan